

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 4

Artikel: Lausanne au temps jadis : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223076>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LAUSANNE AU TEMPS JADIS

10 août 1705. — Le Tribunal de la Rue de Bourg condamne Anne Tupin « pour divers larcins simples pour avoir été mal instruite et en esgard qu'elle est encore jeune et qu'elle se pourra corriger... à estre remise entre les mains de l'exécuteur de haute justice lequel après l'avoir liée et garottée luy découvriera les espauls et la fustigera jusques au sang par tous les carrefours de la ville jusques à la porte par où elle sortira, ou estant arrivée, il la marquera sur une des espauls avec la marque en fer de la ville... bannie par serment, condamnée à tous dépends, en cecy toutefois réservée la grâce de L. E. de Berne, nos Souverains Seigneurs.

22 août 1705. — M. le Haut-forestier choisira quatre fusiliers pour aller par le Jurat afin de saisir et reduire en prison tous ceux qui se trouveront dans le Jurat faisant charbon, brasette soit quelque autre feu. (Les mesures contre ces gens-là redevenaient sévères en temps de sécheresse, de peur des incendies de forêt).

26 septembre 1705. — Accordé aux boulangers de pouvoir vendre leur pain blanc deux cruches la livre pendant l'espace d'un mois si avant cela il ne vient pas de la pluye pour pouvoir mouldre. (L'approvisionnement de la ville en farine dépendait entièrement de la douzaine de petits moulins égrenés le long du Flon d'Orient et du Flon d'Occident, la Louve actuelle; s'ils étaient arrêtés par la sécheresse ou le gel, il fallait des mesures de restriction pour le pain).

LE PLUS FORT DE TOUS

SUR la place publique d'une petite ville vaudoise, en un jour d'abbaye, la foule se presse devant une baraque aux dimensions modestes.

L'estrade est occupée par un colosse en maillot noir qui soulève des poids lourds, les jette en l'air, puis les rattrape en faisant des contorsions qui font valoir le jeu de ses muscles.

Le temps s'écoule et la foule grossit à vue d'œil. Or, tandis qu'on passe discrètement le chapeau d'un rang à l'autre et que les piécettes blanches tombent les unes sur les autres, notre homme qui, par un effort inouï de sa robuste poitrine vient de faire sauter l'anneau d'une chaîne de métal, annonce le dernier numéro de la représentation.

On lui apporte un citron qu'il jette en l'air pour le faire voir à la foule. Puis, saisissant le fruit juteux dans la main droite, il le presse avec une telle énergie que le liquide s'en écoule tout entier et que la sueur perle sur le front de l'homme fort.

Alors, s'adressant aux spectateurs :
— Messieurs, j'offre une prime de cinquante francs à celui qui pourra, maintenant, extraire une dernière goutte du citron que voici !

Mouvement dans la foule. On se regarde, on commente l'offre alléchante, on attend :

— Allons, messieurs, reprend le forain, l'offre est sérieuse, tout à fait sérieuse !

Soudain un homme s'avance, il gravit les escaliers et monte sur l'estrade. On l'accueille avec un sourire de commisération, après quoi on l'invite à se placer en face du public.

Sans se presser, le spectateur de tout à l'heure, promu au grade d'acteur professionnel, pour la circonstance, ôte son veston et relève ses manches de chemise. Puis, saisissant le citron, plat comme une punaise, il tend le bras, travaille et s'évertue. La foule suit ses moindres mouvements avec une curiosité goguenarde, tandis que le forain se renferme et montre une face béate d'orgueil et de satisfaction.

Les efforts redoublent et, soudain, on voit perler une première gouttelette qui tombe sur le plancher; elle est bientôt suivie de deux autres. La foule applaudit et l'amateur triomphe, tandis que le colosse fait une grimace significative.

Ahuri, celui-ci s'approche et demande à brûle-pourpoint :

— Vous êtes un professionnel comme moi, vous n'aviez donc pas à vous présenter ?

— Pardon, je ne suis pas un professionnel comme vous !

— Vous m'étonnez ! Qu'êtes-vous donc ? Quelles sont vos fonctions dans la vie civile ?

— Ce que je fais, mais c'est bien simple, je passe mon temps à presser les contribuables. Je suis receveur de l'Etat !

En quittant l'estrade, il eut le bon goût de ne pas accepter les cinquante francs que le forain lui offrit... quand même !
J. des S.

LE FEUILLETON



RIVAZ-SAINT-SAPHORIN

LE soleil tape. Matador, le vieux matou natif de Rivaz — langue rêche, pattes solides, queue courte, pelisse grise — est couché sur un mur chaud, sur un mur de vigne. De temps à autre, lorsqu'un lézard frétille, il ouvre un de ses yeux d'or... Une convoitise soudaine le contraint alors à regarder, là-haut, le vol confus des hirondelles, ou, très près, les grappes blondes, sucrées, que les gamins aiment tant... Sans trop savoir pourquoi, Matador écarte ses griffes, les contracte voluptueusement, épuisé, ravi pourtant de la molle chaleur de septembre.

Que les heures sont bêtes... Elles sonnent... Par un temps pareil, tout devrait cesser, tout devrait dormir sous le soleil qui mûrit le blé dont les souris se nourrissent. Une somnolence, un gâtisme exquis vous arrachent à la vie agile. Et des images, des tableaux, des visions surtout, se glissent jusqu'aux yeux au travers des paupières fermées que la lumière brûle. Elles se glissent même jusque sous le crâne large et rond de Matador.

Matador se souvient des fraîches matinées de printemps alors qu'il trottaient sur les murs de vigne pour aller trouver sa petite amie Miquette, la chatte angora du château de Gleyrolles... Ces murs de vigne sont accidentés. Fréquemment il arrive qu'on se trouve museau contre bec, arrêté net devant une grive ou un merle ébahi... Mais en avril chats et oiseaux sont fous. Les uns filent, une paille au bec, les autres, le dos voûté, les yeux agrandis de préoccupations intenses, courent à leur rendez-vous... Ah ! ce printemps, les nuits de lune furent fabuleuses !... La vigne, qui pleurait, embaumait. Au ciel, toutes les nuances du noir aérien, du bleu mystique, du blond laiteux. Le long des pentes les murs se tordaient en serpent. Un trait d'argent indiquait seul les cascades. Et la lune comique, la lune farce qui fait passer pour pointu ce qui est carré, confondait les cheminées avec leur ombre... Et les yeux de Miquette, au bord du toit surplombant l'eau, étaient des braises hallucinantes et l'on fût, pour un rien, tombé dans le lac qui qui bruissait et remuait des étoiles tant l'air était doux, le clapotis du flot plein de voix qui appelaient...

Cependant, couché sur le mur chaud, Matador s'en veut presque de ce souvenir attendrissant. Car les Ruchonnet l'éduquèrent d'impeccable façon, lui inculquèrent les bons principes, enfermèrent en son cœur l'amour de l'ordre, de la discipline, du travail. Aussi ses égarements, très violents, sont-ils passagers. Maigre, assagi, caressé, admonesté par la grand'mère Léderrey, Matador a promis de changer. Et en effet, mai venu, alors que les hommes plantent les échals dans les vignes ressuscitées, il est parti, mais en simple touriste, cette fois-ci, car il aime, au temps des lilas fleuris, parcourir tout son domaine, explorer des pays inconnus, contempler l'horizon qu'on découvre du haut des collines. Gravissant les escaliers qui coupent les murs obliquement, suivant les sentiers étroits, franchissant au galop les routes larges, il s'en est allé jusqu'aux environs de Riez, d'Epesses, d'un autre côté plus loin que Saint-Saphorin, causer avec les collègues, apprendre les événements de l'hiver — morts, naissances, mariages, faillites, — souhaiter un bel été...

Rivaz, Riez, Epesses, Saint-Saphorin, c'est le bon pays, le pays des terrasses chaudes. Tous les chats qui ont vécu à l'étranger en tombent d'accord... A la longue, enhardi, Matador s'en est même allé plus haut que les vignes, dans les bois secs qui sentent la résine. Là, repu d'oiseaux jeunes et gras, couché sur les feuilles mortes, au creux d'un buisson, il a avancé la tête pour contempler la dégringolade des vignes rousses que leurs murs retiennent bien mal puisqu'elles descendent jusqu'au bleu du lac; il a suivi la marche essoufflée des trains et dont le cortège des wagons gris, vu de loin et de haut, rappelle une souris à longue queue.

En cet instant même, Matador ouvre des yeux languissants pour regarder encore ces vignes qu'il aime pour mille raisons qui ne sont pas celles des vigneron. Si ce « parchet » là est si vert, si vigoureux, c'est que le père Rouge, malgré ses huitante-huit ans, y a charrié de la terre et du fumier, hottée par hottée, de fin février à fin mars sans manquer un seul jour. A force d'y réfléchir, Matador comprend très bien que l'on s'attache à la vigne en se plaçant à un point de vue qui n'est pas le sien; les hommes claquent de la langue, hochent la tête quand ils boivent un verre de vin bien frais; c'est donc que pour eux le vin c'est comme les oiseaux, les souris pour les chats. Or, il faut que chacun vive. Et puis aussi Matador a remarqué qu'après une récolte abondante on ne lui pleure ni le lait ni la viande. Il est donc de son devoir d'aimer la vigne, d'aimer les grosses grappes bien dorées, les tonneaux pleins, les caves et les brantes sans lesquels l'assiette posée près du fourneau serait rarement pleine jusqu'au bord.

Soudain, Matador lève la tête, scrute le ciel, considère avec méfiance le léger nuage qu'une brise pousse au travers du grand ciel. Car il déteste la grêle. Parfois, on ne le sait jamais d'avance, le lac met son habit de deuil, le ciel se brouille, une barre noire rayée d'éclairs s'élanche du creux des montagnes et se jette sur les collines plantées de vignes qu'elle bombarde au moyen de millions et de millions de boules dures, blanches, glacées. Quand une de ces boules frappe l'échine d'un chat, cette échine demeure raide pendant trois jours au moins... Au premier cri d'alarme, le mieux est de filer sous le hangar, derrière les fa-gots de sarments... Quel bruit !... Quel bruit !... Les hommes courent, affolés, un sac plié sur la tête. Pour se venger, ils tirent du canon, ils tuent les nuages, ils massacrent la grêle... Mais il y en a tant !... Elle casse les vitres, elle bat du tambour sur les tuiles, de la grosse caisse sur les toits de zinc, elle creève le ventre des fruits, elle perce la tête des choux... Soudain, un grand silence. Et le soleil sourit aux hommes mornes, aux feuilles tombées au pied des ceps nus, aux grappes meurtries, salies, mortes.

Alors quel triste hiver !... Que de jurons lâchés dans les cuisines !... Que de pieds tendus vers le derrière amaigri des matous !...

(A suivre).

B. Vallotton.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

RADIO GÉNÉRALE

DENIER & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudots